

Vol. XIX — 37e année
novembre — décembre 1956
Montréal — No 6



Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE - CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Imprimerie: † PAUL-ÉMILE Cardinal LÉGER, Archevêque de Montréal, 6 octobre 1955

Nihil obstat: OSCAR GRAVEL, P.T.R.E., 14 mai 1956

Vol. XIX, 37^e année

MONTRÉAL, Novembre-Décembre 1956

No 6

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an..... \$ 1.00

A vie..... 20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés, participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Plan actuel pour asservir par la subversion le continent africain.....</i>	243
S. Exc. Mgr F. Courtemanche, P.B., Vicaire Apostolique de Fort Jameson	
<i>Que deviendra-t-il ?</i>	246
Sœur Sainte-Colette, M.I.C.	
<i>Message de gratitude</i>	252
Sœur Marie-Thérèse, M.I.C.	
<i>Les Malgaches et la mort.....</i>	254
<i>Sous le marteau.....</i>	258
Sœur Saint-Edmond, M.I.C.	
<i>Qu'est-ce qu'une postulante de l'Immaculée?</i>	268
Sœur Aline, novice	
<i>On danse à la montagne</i>	274
Sœur Saint-Marcel, M.I.C.	
<i>Fanny</i>	280
Sœur Joseph-de-l'Enfant-Jésus, M.I.C.	
<i>Calici Cabwino</i>	282
Sœur Sainte-Alexandrine, M.I.C.	
<i>Un communiste découvre Dieu</i>	284
Sœur Saint-Eustache, M.I.C.	

NOTRE PAGE-COUVERTURE:

« *Moi, je suis de Fort Jameson !* ».....

La Croix avance

sur l'Afrique



mais il existe un

Plan actuel pour ASSERVIR PAR LA SUBVERSION le continent africain

« Le Précurseur » remercie Son Exc. Mgr F. Courtemanche, P.B., Vicaire Apostolique de Fort Jameson, qui a bien voulu lui permettre de traduire et de publier la lettre circulaire qu'il adressait, en mai dernier, à ses missionnaires. Ce document révélateur est d'une exactitude terrible : il n'y a qu'à placer entre les lignes certains événements rapportés dans la grande presse pour se rendre compte de l'actualisation du plan de l'U.R.S.S. sur l'Afrique.

Puisse la diffusion de ce texte tirer de leurs rêves ceux qui croient aux sourires du communisme ! Le Parti Rouge peut changer ses méthodes, les voiler, les adapter; son objectif, cependant, demeure toujours le même : la conquête du Monde !

La Rédaction

Des détails secrets du plan des Rouges pour la conquête de l'Afrique ont été révélés dernièrement par un espion qui, après avoir servi derrière le Rideau de fer, a fait volte-face et s'est enfui. Cet homme connaît très bien: noms, lieux, faits significatifs.

Le plan fut arrêté à Moscou, en l'été 1955, peu après la conférence de Bandung qui rallia plus d'un billion d'Asiatiques et d'Africains dans une lutte commune contre les restes de colonialisme. A l'issue d'amères disputes entre les traditionalistes de vieille lignée et les architectes d'un hardi NEW-LOOK, le Kremlin décida d'accorder la préférence à:

1o l'infiltration de l'Afrique depuis Tunis jusqu'à Cape Town, depuis Dakar jusqu'à Madagascar.

2o l'enrôlement de toutes les organisations communistes sous le manteau des mouvements nationalistes de chaque pays et de chaque territoire.

3o l'appui entier à toutes les formes de violence révolutionnaire et de fanatisme religieux.

Pour mettre en œuvre cette nouvelle politique, le chef du Parti soviétique Nikita S. Khrushchev choisit A. Suslov qui aussitôt intensifia les trois principales activités suivantes:

a) écoles spéciales de formation pour des indigènes recrutés dans tous les pays de l'Afrique. Le pre-

mier centre d'agitateurs se trouve en Tchecoslovaquie avec succursale à Budapest.

b) expéditions tchécoslovaques en Afrique. Des experts soigneusement entraînés pour la propagande, voyageant sous couleur d'explorations scientifiques, couvrent l'Afrique pour y établir et y entretenir un réseau d'agents et de correspondants.

c) infiltration dans les missions religieuses. Aux besoins spirituels des Russes blancs qui, après la révolution russe, se sont fixés aux colonies africaines et y sont devenus riches et influents, répondent des missionnaires de l'Église orthodoxe russe dont plusieurs sont actuellement des agents communistes.

Avec cet appareil Suslov a cartographié ainsi son programme d'action:

Égypte: fournir à ce pays des armes et des techniciens.

Éthiopie et Libye: pour secouer l'attitude pro-occidentale de ces deux pays indépendants, le Kremlin y offre aide économique et coopération.

Angola portugaise et Mozambique: intensifier la pénétration rouge par le Département des Affaires africaines et fomenter le malaise racial.

Ouest français et Afrique équatoriale: organiser plusieurs nouveaux mouvements séparatistes qui

auront de préférence des communistes africains comme leaders.

Camerouns français: remplacer les agitateurs d'autrefois qui combattait sans violence pour des réformes économiques, politiques, etc., par des terroristes indigènes qui croient aux fusils et aux poignards.

Congo belge: entretenir les troubles sociaux dans la colonie en faisant porter l'effort sur les industries qui y poussent comme des champignons. Les agents rouges diront aux sorciers-docteurs que leur ancien pouvoir ne leur sera pas rendu tant que les Belges n'auront pas été chassés.

Union Sud africaine: donner un

appui entier aux adversaires de G. Strijdom qui préconise l'*apartheid* ou ségrégation raciale. Le but est d'exciter la même sorte d'agitation militante que celle qui menace maintenant les possessions de la France dans le nord de l'Afrique.

Les armes constituent une partie du plan de maître du Kremlin pour pénétrer et envelopper toute l'Afrique avec ses 193 millions d'indigènes qui s'agitent aujourd'hui au son des tambours nationalistes. L'objectif est connu et irrévocable: conquérir par SUBVERSION. Seul le temps qu'il faudra y mettre est élastique selon la stratégie soviétique comme partout ailleurs dans le monde entier.

CONCLUSION

La bataille de l'Afrique est visiblement commencée. Soyons réalistes sans néanmoins envisager la situation de façon trop pessimiste. Avertissons clairement nos gens du danger réel qui les menace eux et leur pays; montrons-leur par toute notre attitude que nous ne voulons que les sauver d'un désastre certain, matériel, moral et religieux. L'Afrique est à un tournant et malheureusement plusieurs d'entre nous ne semblent pas encore s'en apercevoir. D'après Mgr Gustave Prévost, Ex-Préfet Apostolique en Chine, l'Afrique se trouve actuellement au même point que la Chine, il y a dix ans. Monseigneur en est venu à cette conclusion après une tournée de trois mois au Kenya, en Uganda et au Tanganyika. Il est renversé de la

tranquillité et de la sécurité dans lesquelles vivent les missionnaires sans se méfier du danger qui est à leur porte: exactement à la manière des missionnaires de Chine jusqu'à ce qu'il fût trop tard !

Un danger réel nous menace, nous et nos chrétiens, il n'y a pas à en douter. Sortons de notre fausse sécurité. Ouvrons les yeux, regardons et examinons certains faits significatifs; ouvrons les oreilles et écoutons les propos ombrageux et malicieux qui circulent entre les Africains; soyons convaincus de la nécessité de faire, sans plus de délai, tout ce qui est en notre pouvoir par de ferventes prières, des paroles persuasives et des œuvres de charité pour sauver notre chère Afrique du COMMUNISME.

(traduit de l'anglais)

MERCEDES, CUBA



Que deviendra-t-il?

par Sœur SAINTE-COLETTE¹, M.I.C.

Juanito grandissait au milieu des plantations de canne à sucre, insouciant de Dieu et de son âme. Triste conséquence de l'école sans Dieu et du manque de prêtres dans les campagnes cubaines. Un jour, une rumeur inédite circule: on élèvera une chapelle au centre des habitations des Noirs et un missionnaire canadien y viendra dire la messe le dimanche. Juanito, intrigué, surveille les travaux. A la première visite du prêtre, il observe tout de loin; à la seconde, il se risque jusqu'à la porte; les autres fois, il s'enhardit jusqu'aux

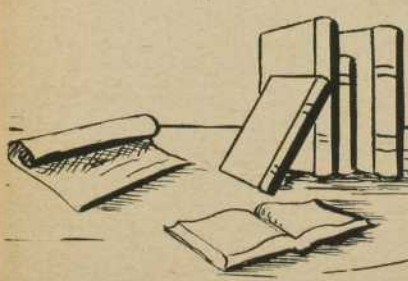
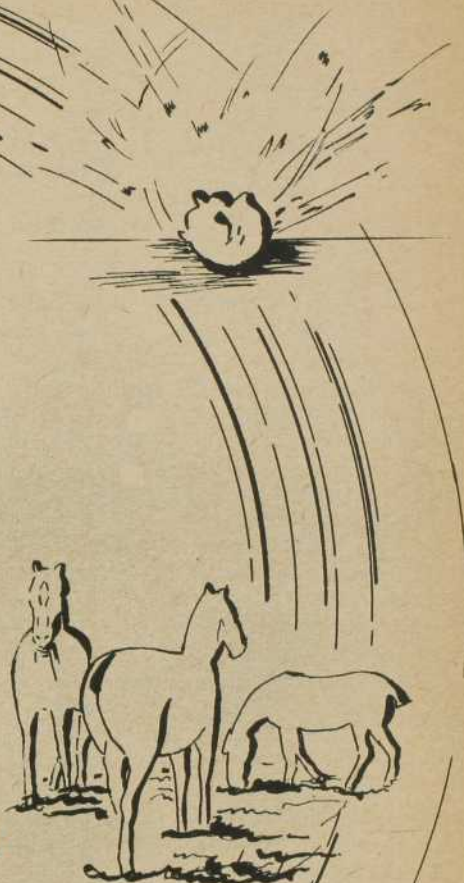
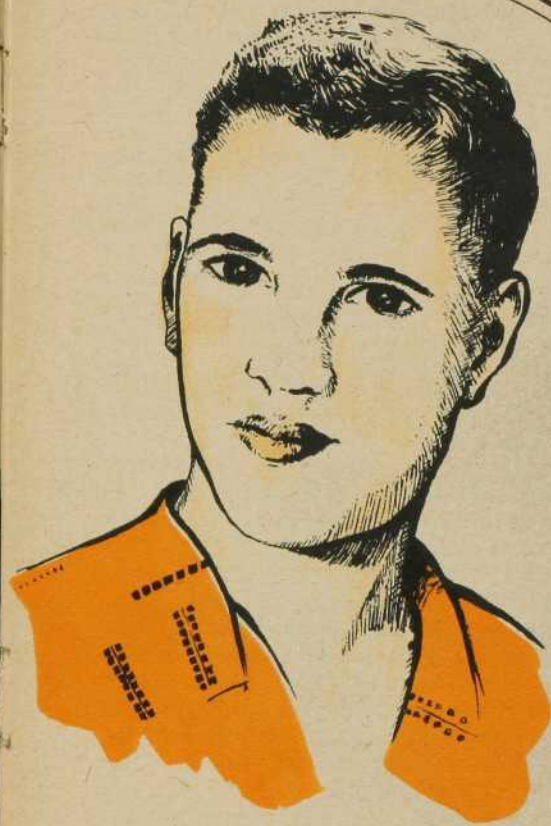
premiers bancs et s'intéresse aux leçons de doctrine.

La semence tombe en si bonne terre que bientôt le gamin sollicite la faveur de faire sa première communion. Le prêtre ne pose qu'une condition: obtenir le consentement de sa famille. Chose difficile, car le père franc-maçon et la mère indifférente ne tiennent pas à voir leur fils fréquenter l'église catholique. Toutefois, le brave garçon plaide si bien sa cause qu'il enlève la permission. Oh! la fête ne fut pas retentissante! tout se passa dans le secret d'un cœur neuf. Mais dès cette première rencontre, Jésus s'était acquis un apôtre.

Servant de messe assidu, fervent des catéchismes du samedi, Juanito fréquente l'école neutre du village jusqu'à l'arrivée des

¹ Lucienne Constantin, de Montréal.





religieuses canadiennes, en 1948. Inscrit l'un des premiers au nouveau collège, il y brille par ses succès et... ses espiègleries. Un jour, la sonnerie du réveille-matin retentit au beau milieu d'une leçon: Juanito était passé par là ! Une autre fois, c'est la panique déclenchée par l'éclatement de la *salbadera*, fruit sauvage gros comme une orange lequell, mis à sécher, se sectionne et finit par exploser lançant de tous côtés ses particules dures comme bois. L'espiègle pouvait expliquer comment le projectile s'était trouvé là en si bon moment. Un soir, avec des amis aussi délurés que lui, il va couper la queue de tous les chevaux en train de paître les prés voisins, « pour procurer des modèles aux jeunes filles du village, emballées de la coiffure *queue de cheval* ! »

Premier en frasques, premier de classe, Juanito brille encore au premier rang dans l'apostolat. Un matin de mai, secrètement, de peur des repréailles paternelles, lui et quatre de ses camarades s'engagent, au pied de l'autel, à servir dans l'Action catholique. Le groupe se fait d'abord remarquer du public, puis accepter. Sportifs, meneurs enthousiastes pour toute bonne œuvre, ces jeunes portent avec fierté le brassard distinctif des aspirants.

Les années passent. Le garçon poursuit brillamment ses études; il s'achemine maintenant vers le baccalauréat. Hélas ! ses parents se déclarent trop pauvres pour lui payer de longues études. Il se présentera donc aux examens officiels des écoles de l'État, dans

l'espoir de décrocher une bourse. Son rêve s'accomplit et il revêt l'uniforme des boursiers candidats aux Hautes Études. Mais dans quel milieu tombe ce pauvre Juanito ! seul catholique pratiquant parmi quatre cents élèves !

Passé le premier moment d'hésitation, son âme d'apôtre se réveille. L'heure est aux courageuses batailles, aux conquêtes... allons-y ! Fort de l'amitié des Frères des Écoles Chrétiennes chez qui, le samedi, il va retremper ses forces spirituelles, il gagne des copains, les catéchise. A Pâques, six d'entre eux communient pour la première fois et forment le noyau d'un groupement d'Action catholique. Les choses pourtant ne vont pas toujours sur des roulettes... Aussi l'ancien élève du Colegio Nuestra Señora de Las Mercedes aime-t-il, de temps en temps, revoir les *Madres* pour leur parler de ses déboires, sans perdre une chance d'espièglerie...

Certain jour de Noël l'étudiant attend au parloir. Ses yeux tombent sur un tableau noir où une main d'artiste a esquissé Bethléem et sa campagne. Quelle bonne occasion de prouver qu'il n'a pas oublié les leçons de dessin reçues jadis au *colegio* ! D'un coup de craie habile, il fait surgir une escadrille d'avions chasseurs au-dessus de la ville. Un obus éclate au loin sur le palais d'Hérode tandis qu'un parachutiste descend vers l'étable... L'instant d'après, il n'y avait plus au parloir qu'un apôtre au cœur de feu, exposant mille projets généreux pour rechristianiser ses confrères.

Aux vacances on le voit ouvrir,

avec l'aide de ses convertis, un centre récréatif pour détourner les jeunes de celui des francs-maçons. On y donne des cours gratuits. Une trentaine d'élèves s'inscrivent. Les Mères canadiennes prêtent tables et bancs, fournissent papier et crayons. Les classes fonctionnent à merveille; les succès dépassent toute espérance et suscitent l'admiration des non-catholiques. L'enthousiasme est porté au comble lorsqu'en septembre, ces jeunes gens — riches comme la plupart des étudiants — réussissent à grouper pour des agapes fraternelles deux cents militants d'Action catholique. Cette joyeuse rencontre fut d'un puissant réconfort à Juanito et prouva aux sceptiques que la jeunesse la plus heureuse

est celle qui se donne au Christ.

Juanito touche maintenant au terme de ses études. L'un de ses maîtres, libre-penseur, lui disait récemment: « Tu as été un vrai bon élève, un copain fort estimé; tu n'as qu'un défaut: trop aimer la soutane ». Expression significative dans la bouche d'un professeur de l'enseignement secondaire et qui dénote bien l'esprit des écoles sans-Dieu ! Par contre, elle manifeste très justement les aspirations de l'étudiant.

Que deviendra Juanito ? Ingénieur ? médecin ? prêtre ?... Question angoissante, car sa famille est pauvre et les temps mauvais. Sans aide pourra-t-il jamais atteindre à son idéal et devenir pour le Christ un conquérant d'âmes ?

Une première retraite à Marti

CUBA.—Ce fut un événement inédit dans nos *campos*: dix-sept jeunes filles suivirent les exercices d'une retraite prêchée par le R. P. Gaston Pageau, P.M.É.

Chaque année notre collège de Colon ouvre ses portes à toutes les jeunes militantes d'Action catholique de la région. Mais les membres de la section Santa Lucia, de Marti, n'avaient encore aucune idée de ce qu'est une retraite fermée. C'était pour elles et pour leurs mères un pur mystère! Celles-ci ne pouvant se résoudre à voir leurs jeunes filles partir de la maison, le zélé prédicateur voulut bien accepter de venir à Marti.

Grâce à la générosité du R. P. Fernand Guilhaut, P.M.É., curé, la salle paroissiale se transforma en un local confortable pour les retraitantes. Elles y trouvaient de bons livres, et pour les moments de loisir, le *ropero* (cercle de couture) pour enfants pauvres, œuvre à laquelle le groupe se dévoue de façon remarquable.

Quatre instructions par jour, la messe, le chemin de la Croix, le Rosaire en commun et la Bénédiction du Saint Sacrement, tel fut le programme. Chaque soir les retraitantes rentraient chez elles. Très satisfaites de cette première expérience, nous souhaitons qu'elle se renouvelle et que nos jeunes, maintenant familiarisées avec le *mystère*, répondent plus nombreuses à l'invitation du Maître: « Venez à l'écart et reposez-vous un peu. »

SŒUR MARIE-ÉMILE¹, M.I.C.

¹ Rita Ouellette, de Lewiston, Maine.

Jeunesse conquérante

de l'Action catholique



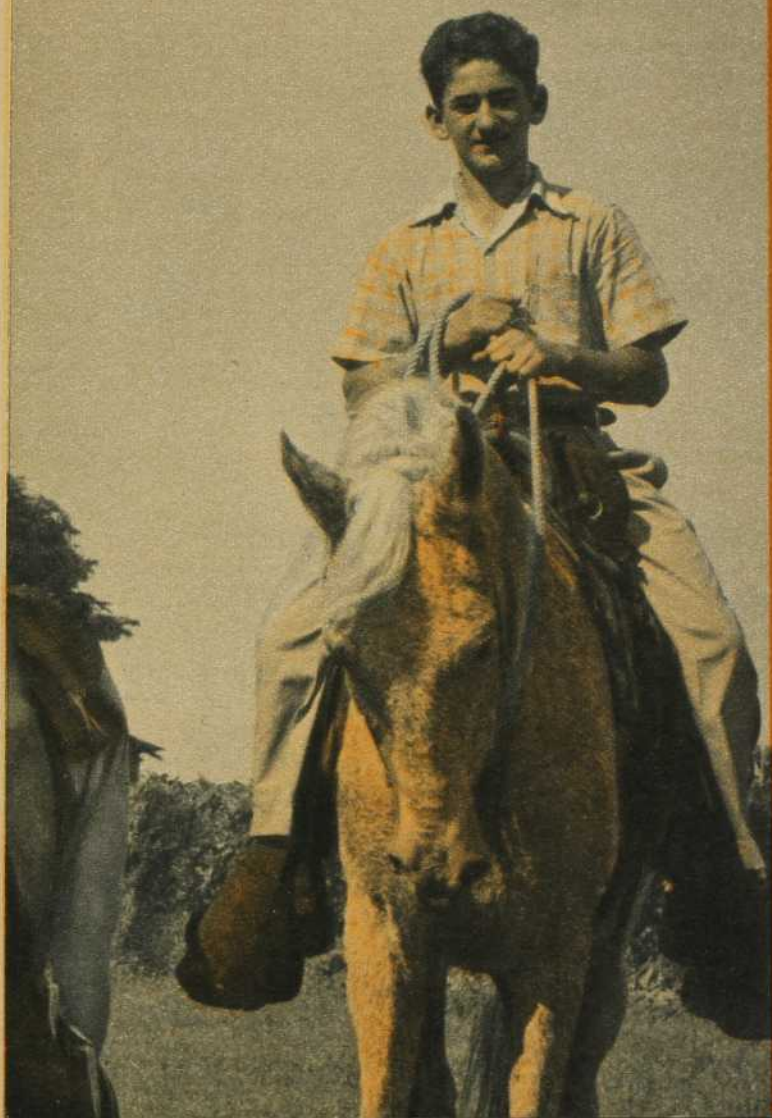
cubaine

Trois

émules

de

Juanito



Message de gratitude

par Sœur MARIE-THÉRÈSE¹, M.I.C.

Des rivages ensoleillés de Formose, je vous adresse à toutes un cordial merci, chères amies de la « Philip's » — comme je me plais à vous appeler. Merci pour l'assistance bienfaisante et si dévouée que vous procurez à *votre missionnaire!*

J'admire sans réserve votre apostolique initiative. Vous étiez là, une quinzaine de jeunes filles travaillant ensemble dans le même milieu. Un jour, vous entendez un sermon sur les missions, et à l'instigation d'une compagne, Mlle Jeanne V..., vous concevez un généreux dessein: adopter une missionnaire. L'élue est désignée d'avance, la sœur de l'une d'entre vous, en Chine depuis dix-huit ans.

Tout aussitôt vous communiquez avec moi et de quel cœur j'accepte le *contrat!* En l'honneur de Notre-Dame de Fatima, le treize de chaque mois devient pour nous une journée très spéciale: vous offrez alors messe, communion, travail et aumônes

pour votre missionnaire; de son côté, prières et apostolat montent vers Dieu à vos intentions. Je sais qu'à l'atelier vous ne craignez pas d'afficher votre foi. Le crucifix et l'image de la Vierge rayonnent sur vos activités. Tout près, une petite banque vous sert de rappel à la charité et chacune y dépose à son gré, sous le seul regard des anges, de multiples offrandes. Et ces actes silencieux, qui se déroulent au monde extérieur, ont des retentissements infinis: ils atteignent les âmes aux extrémités de la terre et vous préparent d'incalculables rétributions.

Depuis trois ans vous m'adressez avec fidélité le contenu de la petite banque, et même durant mon séjour au pays natal, vous avez voulu continuer votre aide à la si belle Mission de Hong Kong. Aujourd'hui votre geste secourable m'accompagne toujours dans un nouveau champ d'apostolat plus dénué encore matériellement et surtout spirituellement. A vous donc qui servez



d'instrument à la Providence dans ses voies miséricordieuses auprès des âmes je redis ma reconnaissance et celle de mes chers Formosans, les bénéficiaires de vos générosités.

Conservez votre précieuse petite banque, la seule où vos placements produiront infailliblement cent pour un, non certes en dividendes monétaires, mais en valeurs éternelles. Souhaitons qu'elle possède bientôt de nombreuses suc-

curiales dans les milieux du travail où l'on comprend que le zèle des missionnaires demeure en partie inefficace si des secours pécuniaires ne contribuent à maintenir leurs œuvres. Sans préjudice aucun de leurs intérêts matériels, ces financiers sagement avisés exerceront un réel apostolat auprès de leurs frères païens et brilleront parmi ceux dont il est dit: « Celui qui aide l'apôtre recevra la récompense de l'apôtre. »

Les Malgaches et la mort

Le tombeau malgache

Les Malgaches peuvent sacrifier de fortes sommes pour la construction de leurs monuments funéraires. Certains échangeront tout leur avoir contre l'honneur de posséder un vaste et magnifique sépulcre de famille: « Le tombeau, c'est la richesse visible », dit le proverbe. Il en va de même pour le *lambamena* ou linceul. On préfère rester demi-nu pendant la vie — d'ailleurs si courte — pour s'assurer plusieurs *lambamena* après la mort... qui dure si longtemps!

Au décès d'un villageois, tous les parents, ainsi que les habitants des localités voisines, sont convoqués. Quelques personnes s'occupent de baigner le mort et de lui passer son *salaka* (longue toile entourant les reins) et son *akanjo* (robe). On l'étend alors sur sa natte ou on le dresse debout contre le mur. A sa vue, les femmes commencent à se lamenter; le rôle des hommes sera de distribuer la viande et le riz aux invités.

Le premier jour, il y a exposition des linceuls qui serviront à envelopper le cadavre. Les riches en auront parfois plus d'une centaine! Le lende-

main, généralement, on procède aux funérailles. Après avoir introduit une pièce d'argent dans la bouche du mort, on l'enroule dans de nombreux suaires, puis on le dépose dans le *trano-corona* ou cercueil pour le porter au lieu de la sépulture. Au moment de le descendre au tombeau, les femmes se jettent dessus toutes ensemble, criant et pleurant. Enfin, la porte du monument refermée, l'entrée est comblée avec de la terre et des pierres. Un *mpikabary* (orateur) monte alors sur le mausolée avec les hommes de la famille pour remercier les assistants.

Quelques années après, on pratiquera ce qui s'appelle le *retournement du mort*. Des chanteurs et des musiciens sont mobilisés, ordinairement deux troupes qui s'exécutent à tour de rôle, rivalisant de zèle et d'inspiration, aux applaudissements des auditeurs accourus en foule. Les femmes alliées à la famille revêtent, ce jour-là, leurs plus beaux atours et trônent sur des nattes au milieu de l'assemblée. Le lendemain elles danseront aux battements rythmiques de la grosse caisse et du tambour



ponctués du claquement des mains. Des jours s'écoulaient ainsi en sara-bandes, chants et festins; les bœufs sont abattus en grand nombre, et malheureusement on consomme beaucoup d'alcool.

La cérémonie rituelle s'accomplit à la fin de la deuxième journée. Le cadavre est exhumé, recouvert de nouveaux linceuls et promené solennellement plusieurs fois autour d'un sépulcre neuf, après quoi il est de

nouveau inhumé. Ainsi le veut la coutume malgache; elle prétend se conformer en cela à la volonté des ancêtres à qui elle prête le langage suivant: « Retourne-moi souvent... enroule-moi dans de nouveaux *lambamena*, construis-moi un vaste mausolée... et je te donnerai des enfants, je te protégerai en tout et toujours... » Chez les catholiques, le chant de cantiques et des prières liturgiques remplace le *retournement* des païens.

ŒUR SAINTE-ADÉLAÏDE, M.I.C.

(Adélaïde Tremblay, de Saint-Cyprien, de Témiscouata.)

Chez nos voisins musulmans

En face de notre couvent s'élève une mosquée. Le groupement musulman qui la fréquente appartient à une branche prétendue réformée de l'islamisme. Son chef est le fils de Mahomet ou Moshonet lequel aurait été martyrisé par les disciples de son père. Depuis sa mort, qui date de fort longtemps, ses partisans portent le deuil: les hommes, une chemise noire; les femmes, un voile et une longue robe noirs; même les bébés

de six mois sont emmaillotés dans le noir! Les sectateurs se réunissent chaque soir au temple pour y entendre des harangues interminables. Vers dix heures, les hommes se flagellent avec des chaînes ou se frappent du poing. De hautes murailles cernent les bâtiments dérobant aux regards profanes leurs exercices religieux. Mais un soir ils jugèrent bon de prendre la discipline en pleine rue. Un missionnaire affirme avoir déjà



Un pique-nique ?

Non, c'est samedi, et les pensionnaires s'en vont laver leur linge
au grand bassin d'un jardin éloigné!

Sœur Marie-Viateur (Thérèse Drainville, de Laval-des-Rapides) dirige
l'expédition.

vu le sang couler; on pense malgré soi au visage exténué de jeûne des pharisiens... Une autre fois ils allèrent en procession au cimetière, portant les reliques de leur fondateur dans une petite maison ornée de bijoux et qui semblait très lourde. Les femmes, qui ne figurent jamais dans les manifestations publiques, doivent cepen-

dant pleurer au départ du cortège. J'ai vu les mouchoirs... sinon les larmes! Quant aux hommes, ils marchent à reculons, chantant et se frappant, en cadence, l'épaule droite avec le poing gauche. Au cimetière, ils se prosternent et baisent les tombeaux des ancêtres. Ils ne reviennent de ces pèlerinages que très tard dans la nuit.

La mort d'un chrétien

Le premier jour des vacances, une de nos élèves pensionnaires eut la douleur de perdre son père adoptif. Emmanuel, païen d'hier, était un chrétien exemplaire qui communia tous les matins pendant le carême. Au dernier soir de l'année scolaire, après avoir fait le chemin de la croix, il vint au pensionnat chercher sa fille, Pierrette; mais celle-ci préféra remettre son départ au lendemain afin de gagner certain pari de cinq francs engagé avec une amie. Hélas! elle ne devait plus revoir son père. Au point du jour, Emmanuel, qui souffrait souvent de violents maux de tête, se sentit subitement très mal. S'asseyant sur son lit, il répéta trois fois: « Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés! » puis s'adressant à sa femme: « Dis *velouma* à ma Pierrette que je ne reverrai plus... » A grand peine il se glissa à genoux et rendit ainsi le dernier soupir en murmurant: « Jésus, Marie, Joseph! » Quand le missionnaire arriva, il était trop tard.

Notre pensionnaire attendit en vain son père toute la matinée. Enfin, une voisine apporta la nouvelle du malheur et emmena l'enfant. Nous allâmes prier auprès du défunt. Une

grande foule assiégeait la case exigüe où l'on ne pouvait pénétrer que par petits groupes. Emmanuel, habillé de blanc, reposait sur son lit; une draperie fixée au mur le dissimulait presque entièrement. A notre entrée, les pleureuses recommencèrent leurs lamentations comme c'est la coutume. Pierrette, le visage contre terre, annonçait à son père, d'un ton lugubre, toutes les personnes qui venaient le visiter.

Les femmes en deuil portent le *lamba* de façon particulière, et au lieu d'une quantité de petites tresses, leur coiffure se réduit à une seule grosse natte qui retombe négligemment dans le dos. Bien entendu, les visages doivent être fort tristes: celui qui afficherait un air indifférent ou joyeux encourrait l'accusation d'avoir empoisonné le mort, ce qui n'est pas rare d'ailleurs.

Le lendemain, un *libera* fut chanté au domicile d'Emmanuel, et dans l'après-midi, ses restes furent portés au cimetière, comme c'est la coutume en ce pays tropical.

SEUR SAINTE-FÉLICITÉ, M.I.C.
(Thérèse Leblanc, de Saint-Sylvère.)

Sous le MARTEAU



par Sœur SAINT-EDMOND¹, M.I.C.

Dans sa cuisine aux murs de pisé, Perle Bleue, la veuve chinoise, achevait de préparer le déjeuner. Elle posa un plat fumant sur la table laquée de rouge et ouvrit une fenêtre aux vitraux de papier.

Le jour se levait clair, serein, baignant de lumière rose ce paisible

village de la Chine du nord, éveillant chaque ferme et ses bruits familiers. Deux canards bavardaient dans la cour depuis l'aurore. La poulette grise venait de pondre et, de son perchir, elle annonçait la nouvelle : à tout le voisinage. De chauds rayons caressaient, dans leurs jarres de por-

celaine, les asters mauves fleurissant la maisonnette.

Perle Bleue appela son fils: « *Teu-Hæ!*... (Océan de Vertus) tu peux venir, le millet est servi. »

Un jeune homme carré d'épaules, au visage rond éclairé d'un regard franc, parut au seuil de la porte. Il portait une chemisette blanche, un pantalon de coton bleu serré à la taille et aux chevilles par une bande de toile tordue, et des souliers de drap à triple semelle. Pénétrant dans la pièce tout égayée de soleil matinal, il s'exclama:

« Mère!...la journée sera superbe! Je vais en profiter pour aller faire la moisson dans notre petit pré du *Vallon de la paix*. »

Il s'assit sur le *k'ang* (lit de briques) et commença à manger avec appétit, assaisonnant le grain bouilli d'une pincée de piment rouge ou de légumes hachés et fermentés au saloir. De temps à autre, il piquait ses bâtonnets d'ivoire dans un cube de *teou fou* (fromage de haricots), un mets national dont les Chinois raffolent et qui figure toujours à leur menu.

Sous le fourneau de terre, des herbes sèches achevaient de brûler en dégageant un parfum d'armoise.

Perle Bleue termina ses fonctions d'*intendante de la marmite* (cuisinière) et vint s'asseoir en face du jeune homme. Son bon visage bruni et ridé s'encadrait de cheveux grisonnants, ramassés au sommet de la tête en une toque ronde traversée d'une lame d'argent; elle portait la robe nationale bleu sombre que ferment, sur le côté, les cinq boutons réglementaires.

Une secrète inquiétude crispait les traits de la vieille Chinoise.

« Fils, dit-elle, ne pourrais-tu pas remettre la coupe du blé à un autre jour? Je crains — ajouta-t-elle tout bas — que tu ne rencontres l'un d'entre *eux*, là-bas... »

Le jeune homme hésita, puis répondit: « J'ai promis d'aider notre voisin *Tchang*, demain et après-demain. Si je retarde la coupe de trois jours encore, je m'expose à perdre une partie de la récolte: par ce brûlant soleil, les épis trop mûrs s'égrèneront sur le sol. »

« Malgré tout, insista la maman, je souhaiterais que tu restes à la maison, aujourd'hui... » Océan de Vertus humait lentement un bol d'eau bouillante.

« Ne vous inquiétez pas, Mère, dit-il. Le *Vallon de la paix* est très peu fréquenté. »

Il se leva, décrocha une serpe et la fixa à sa ceinture puis prenant son large chapeau conique, il allait sortir quand Perle Bleue l'arrêta d'un geste. Elle tenait d'une main tremblante un livre patiné par l'usage, son recueil de prières. Car tous les deux étaient croyants; ils descendaient d'une famille patriarcale, chrétienne depuis plusieurs générations. Feuilletant les pages jaunies, la Chinoise en tira une image de la « Sainte Mère » qu'un vieux missionnaire lui avait donnée le jour de sa première communion. Elle glissa le pieux souvenir dans les vêtements de son fils en prononçant le souhait habituel: *T'ien Tchou kiang fou ni!* (Que le Seigneur du ciel te bénisse). Un long moment elle demeura là sur le seuil, la main en visière sur ses yeux, regardant s'éloigner Océan de Vertus, son seul fils depuis que la guerre lui avait pris l'autre.

Le jeune homme franchit d'un pas



alerte les rues du village bordées d'échoppes, d'auberges, de pagodes au toit recourbé et vernissé. La brise estivale balançait devant les portes les enseignes rouges à caractères dorés où se déploie la poésie des noms chinois: *Hôtel de l'immuable félicité... Boutique de l'entente cordiale... Buffet des désirs accomplis... Temple du temps propice...* Il croisait des groupes de paysans, des femmes en blouse blanche au large pantalon noir, des grappes de petits enfants vêtus seulement de leur innocence, des portefeuilles avec leurs corbeilles suspendues aux extrémités d'un long bambou, et qui courent du matin au soir en criant aux gens de se garer.

Au sortir du village, Océan de Vertu déboucha en pleine campagne

et s'engagea dans une route muletière qui serpentait à travers des cultures de sorgho, d'orge et de colza. Devant ses yeux défilait la plaine verdoyante sillonnée de rivières, plantée de bouquets d'ormes, de noyers, d'abricotiers, et fleurie de camélias rouges. Tout autour, une ceinture bleuâtre de montagnes fantastiques dont les crêtes se dessinaient dans le ciel en zigzags et en pointes, avec ça et là dans leurs flancs, de profondes crevasses où mugissaient des torrents.

Tout en marchant, le jeune homme contemplait cette riante vallée où, tout enfant, il avait pris ses ébats, attrapant les mésanges, courant à travers les jachères où paissent les ânonnes ou dans les vieux cimetières ombragés de saules et de pins rabou-

gris. Cœur docile et simple, aimant la paix des champs, le travail sain et la terre nourricière, il incarnait le type du bon paysan à qui la religion a apporté joie et quiétude, en lui donnant une morale qui le guide et le nourrit.

Il s'arrêta à l'orée d'un lopin de terre, ensemencé l'automne précédent. Promenant un regard mélancolique sur la nappe onduleuse des blés mûrs, il murmura: « Qui sait si je ne moissonne pas aujourd'hui « mon champ » pour la dernière fois?... » Les craintes de sa mère l'obsédaient. Pour se distraire, il se mit au travail, coupant activement les tiges, poignée par poignée, avec sa serpe. Mais, malgré lui, de sombres prévisions occupaient son esprit. Hélas!

pensait-il, on ne respire plus dans le village qu'une atmosphère de menaces depuis que les maîtres de l'heure — les communistes chinois — ont déclenché leur hallucinante campagne de « réforme ». Et sa mémoire reconstituait un à un les événements...

Ces nouveaux chefs s'étaient levés à la faveur du désarroi consécutif à la guerre. Se présentant au peuple comme des libérateurs, des défenseurs de la paix, des amis des pauvres, ils promettaient de rénover la Chine, de l'arracher aux tyrannies du passé et d'instaurer dans tout le pays un ordre économique idéal, plein d'attraits. Finie l'oppression des faibles!... finies les souffrances des affamés et toutes les misères du prolétariat!... Les Chinois allaient enfin vivre dans



la sécurité, la justice sociale, et marcher ensemble vers un avenir prodigieux de fraternité et de progrès! C'était la première phase du plan de campagne communiste: SÉDUIRE LA VICTIME, l'attirer par de fallacieuses promesses, flatter les travailleurs pour pénétrer par eux dans chaque pays et s'emparer du pouvoir.

Certes, les dirigeants du Parti avaient habilement exécuté cette consigne initiale. Se gardant bien, au début, de changer les habitudes du peuple, ils envoyaient les militaires aider aux travaux des champs ou rendre service aux familles. Ces soldats rouges se montraient empressés, affables, usant avec tout le monde d'appellations honorifiques: « Frère aîné »..., « Belle-sœur »... « Vénéralable grand-mère »..., offrant et prêtant leur concours avec une courtoisie parfaite. Cette aimable obligeance étonna d'abord les Chinois mais ne manqua pas de produire son effet. On se disait qu'après tout, la vie ordinaire allait son train, que les communistes — d'humeur facile et accommodante — faisaient preuve d'un sympathique dévouement envers les « Cent-Familles » (le Peuple)... Bref, le Régime parut, pour le moins, inoffensif.

Tout en berçant ainsi la masse et endormant ses soupçons, les Rouges recueillaient en secret les renseignements dont ils auraient besoin pour pulvériser la vieille société chinoise et lui substituer le « collectivisme ». Grâce à des « slogans » affichés partout, à des réunions publiques « d'endoctrinement », auxquelles Perle Bleue et son fils durent assister comme les autres, on pressait les citoyens de s'unir pour défendre les intérêts de la classe ouvrière et com-

battre les ennemis du « socialisme ».

Puis, le moment venu, on passa à la seconde formule du programme: COMPROMETTRE. Ici, l'individu devient un collaborateur. Il doit, en conséquence, dénoncer sans pitié tout ce qui s'oppose à l'extension du communisme ou à son activité. La délation, élément essentiel du Régime, entre en scène et prend figure d'épidémie. Chacun est mis en demeure de « rapporter ». A ce prix, on est absous des « crimes passés », on conserve sa liberté, on fait preuve d'une sincère adhésion au Parti. Le « camarade » qui ne dénonce pas, fut-ce son propre père, est accusé de sabotage et mis à l'ombre...

Dès lors, la vie dans le village devint un cauchemar. La plupart s'exécutaient, jugeant toute résistance inutile. Bientôt, la peur des geôles et des tortures étouffa les scrupules et chaque quartier, chaque famille, chaque personne eut ses espions. On ne pouvait ni parler librement ni se fier à personne; la police, le passant de la rue, l'ami « enquêtaient » et rapportaient. Plus de rires, plus de gais caquetages dans les familles... on se taisait. Les regards, vidés de leur joie franche, n'exprimaient plus que méfiance réciproque.

Vint alors le début de la troisième phase: PERVERTIR, forcer les « résistants » au communisme, OU les BRISER. Une « purge » intensive détruisait maintenant l'ancienne hiérarchie sociale et abattait les « criminels » c'est-à-dire les riches, les propriétaires, les officiers de l'armée nationale, les possesseurs de situations « illégales ». Ceux-ci, condamnés par « jugements populaires » étaient exécutés publiquement ou en secret. Les « esprits rétrogrades » et tout élément

non rallié au Régime devaient subir la « rééducation ou changement du cerveau » qui en acculait un bon nombre au suicide; d'autres disparaissaient derrière le rideau du silence.

On découronnait les notables et on les excluait des nouveaux syndicats, coopératives ou milices populaires. On ruinait à fond les industriels, les astreignant à livrer leurs biens « de plein gré » ou les écrasant de taxes ou de vexations. L'économie communiste ne tolérait aucun moyen d'existence indépendante, pas même pour le pauvre gargonier *Kin-Chan* (Montagne d'Or) qui gagnait sa pitance à vendre du thé chaud et des galettes de maïs; son petit commerce venait d'être balayé par une rafale de tracasseries. Égalité dans le dénuement et la misère, étape préparatoire au partage des terres. Cette dernière opération, pensait le jeune homme, ne tarderait plus guère... et sa glèbe, héritage sacré des ancêtres, serait morcelée, arrachée à sa famille! il en frémissait comme d'une odieuse profanation.

Ainsi donc, deux ans à peine après la « libération », le communisme jetait le masque et montrait son vrai visage: Régime de terreur! dictature cruelle et savamment organisée! Non la liberté promise, mais l'asservissement et l'esclavage; non la sécurité annoncée, mais un drame d'angoisse et de sang; non la justice claironnée aux quatre vents, mais la suppression des droits inaliénables de l'homme. Une fois le rideau de fer tombé sur lui, il doit tout sacrifier au Parti, sa famille, sa patrie, sa religion, sa vie et même son âme! L'idéologie marxiste ne peut coexister avec le catholicisme. Impossible aux chrétiens de

composer avec le communisme athée, « essentiellement pervers » comme l'a déclaré PIE XII. D'autre part, aucune soumission à l'État n'est jugée recevable, si elle n'entraîne l'apostasie ou l'infidélité à l'Église.

Tel était le marteau inexorable qui se levait pour broyer la Chine! La population déjà frappée découvrait TROP TARD la malfaisance foncière du communisme, elle démasquait TROP TARD son imposture: rajeunir et maquiller de couleurs nouvelles et chatoyantes la séduction de l'antique Serpent!

* * *

Triste et las, Océan de Vertus laissa tomber sa serpe. Le soleil atteignait son zénith. Dans la plaine inondée de lumière, on n'entendait que le chant des cigales et le bruissement du vent dans les aiguilles des pins.

Suspendant son travail, le jeune homme essuya son visage baigné de sueur puis descendit vers le *Canal de Jade*, un coquet ruisseau dont le ruban argenté serpentait dans les prés verts. Penché sur lui, il y puisa une gorgée d'eau fraîche.

Comme il remontait la sente, un bruit de pas lui fit tourner la tête. Au détour d'un monticule boisé, il vit poindre des ombres, puis émerger trois hommes armés. L'apercevant, ils se dirigèrent vers lui. Ils menaient un prisonnier d'aspect frêle, pieds nus, les mains liées et les bras serrés au corps par une corde enroulée autour de la poitrine. Le captif pouvait avoir trente-cinq ans. Son air calme, presque serein, contrastait étrangement avec les mines farouches des hommes d'escorte. La bande dévisagea le jeune paysan en silence. Les yeux noirs, inquisiteurs et hostiles,

flambaient entre les paupières bridées. Océan de Vertus se sentit mal à l'aise. Le chef du groupe parla :

« Que fais-tu ici ? »

— Je coupe le froment, répondit Teu-Hæ, en montrant les épis couchés sur le sol.

— Bien. Peux-tu nous rendre un service ?

— Volontiers.

— Suis-nous... » ordonna l'homme au visage astucieux.

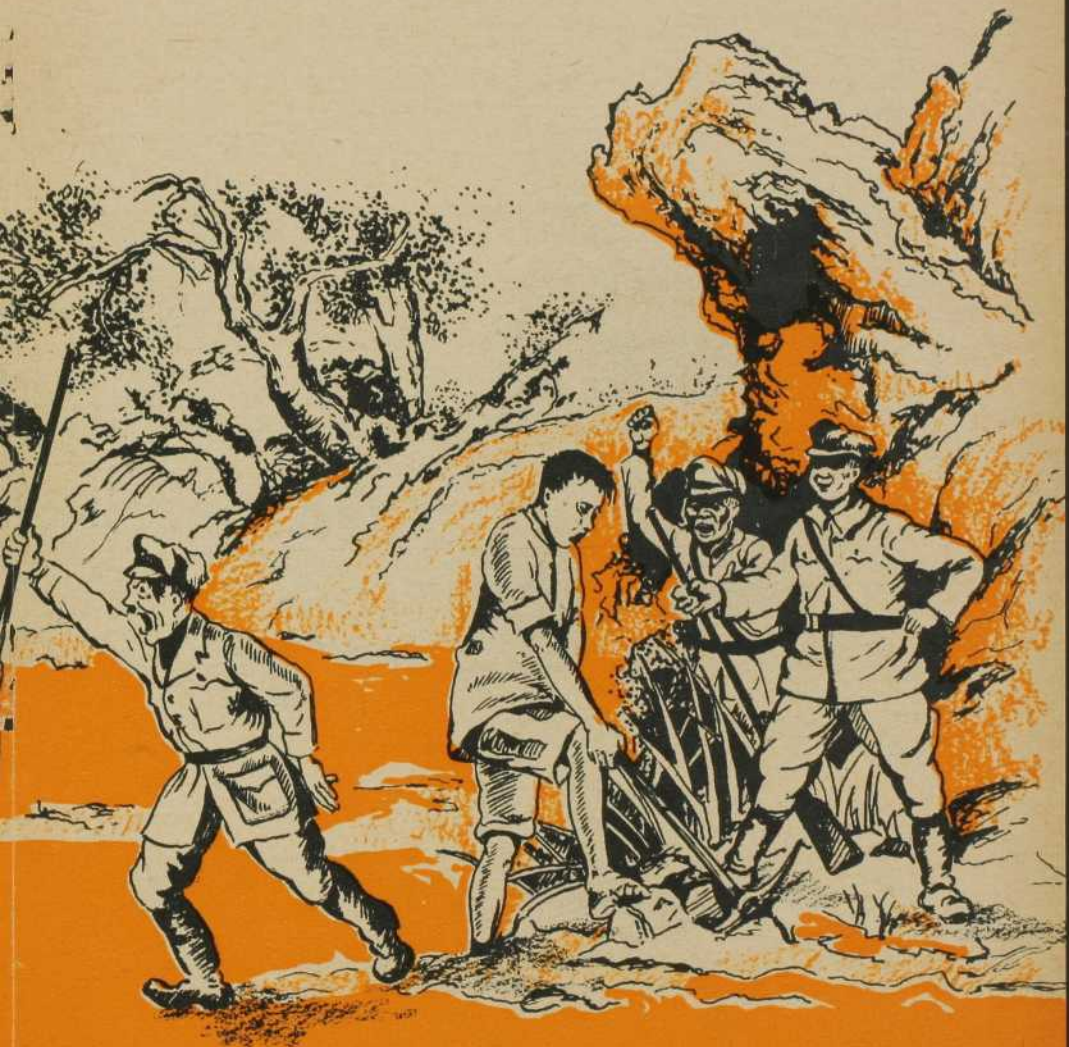
Teu-Hæ obéit. Ils longèrent pendant quelques minutes un champ

de sorgho, puis s'arrêtèrent dans un étroit bas-fond entouré de buissons touffus. Le chef parut satisfait. De nouveau, Océan de Vertus sentit peser sur lui le regard acéré du soldat rouge :

« Tu vas nous fusiller ce traître... » déclara-t-il brutalement en désignant le prisonnier. Puis il se tourna vers ses compagnons pour donner des ordres.

Océan de Vertus avait reculé d'horreur. Frissonnant, épouvanté, il fixait maintenant le condamné que les





atellites déliaient, en lui enjoignant le creuser sa fosse. Toujours impassible et indifférent, le malheureux l'exécuta, bêchant la terre avec un pic puis l'excavant de ses deux mains. Le chef revint vers le chrétien.

« Nous allons voir, ricana-t-il, si tu seras assez habile pour l'expédier du premier coup. »

« Mais, protesta Océan de Vertus, je ne puis tuer cet homme.

— Et pourquoi donc ? grogna le Rouge.

— Parce que... je ne dois ôter la vie à personne.

— Ah ! vraiment... Tu vas le faire quand même ! Un rire sardonique plissait son visage. Océan de Vertus, de nouveau, se récusa :

— Pourrais-je tuer un homme qui ne m'a fait aucun mal ?

— Eh quoi !... hurla le chef, oserais-tu prétendre que ce misérable capitaliste et exploiteur du peuple n'est pas un criminel et l'un de nos pires ennemis ?

— Si vous le jugez coupable, dit encore le paysan, punissez-le vous-même.

— Sache que je ne parle qu'une fois ! Pourtant, comme tu es une « tête verte » (encore jeune), je te laisserai un moment de réflexion. Rappelle-toi que les « réactionnaires » sont rayés de la nouvelle démocratie... »

Océan de Vertus ne répondit pas. Aucune menace n'ébranlerait sa détermination : plutôt perdre la vie que de servir une cause inique et tremper ses mains dans le sang d'un frère ! Compatissant, il ne quittait pas des yeux le condamné dont l'attitude noble et courageuse, en face d'une mort injuste, le fascinait. Il le vit tout à coup lever la tête. Cette fois,

leurs regards se rencontrèrent et, l'espace d'un éclair, un sourire amical, plein de finesse, illumina les traits du captif qui reprit tranquillement sa tâche... mais soudain il bondit hors de la fosse et s'élança avec une agilité de singe vers le fourré voisin. Les hommes épaulèrent, mais déjà les bosquets avaient englouti le fuyard. Tous trois se ruèrent alors à sa poursuite et disparurent à leur tour dans le hallier.

Un instant pétrifié, Océan de Vertus sursauta en se retrouvant seul au milieu de la clairière et partit lui-même comme une flèche dans la direction opposée. Heureux d'échapper providentiellement à cette pénible situation, il courait de toutes ses jambes à travers les moissons, sans voir ni sentir ni obstacle, se heurtant aux pierres, fonçant dans les taillis dont les épines lui écorchaient le visage.

Enfin, il ralentit, ses poumons menaçaient d'éclater. Se jugeant pour le moment hors d'atteinte, il se dissimula au fond d'une ravine masquée par de hautes herbes et attendit... Peut-être un indice quelconque lui révélerait le sort final du prisonnier. Il revoyait l'énigmatique sourire, expliqué maintenant par la fuite simulée du captif, « pur expédient en ma faveur, se dit-il, car le condamné était sûrement persuadé qu'il n'échapperait pas à ses ennemis. »

Tout à coup, une lugubre détonation éclata dans le silence et se répercuta jusqu'au fond du Vallon de la Paix... Plus de doute, le malheureux avait été repris et exécuté.

Océan de Vertus se signa. Une immense tristesse submergea son âme : « Il n'y a plus de raison, en Chine ! » murmura-t-il. Lui-même ne pouvait

s'illusionner sur le sort qui l'attendait, vu sa qualité de chrétien irréductible et son refus de coopérer à « l'épuration » sociale. Mais par-dessus tout, les malheurs qui allaient fondre sur son pauvre pays déchiraient son cœur. Tombant à genoux parmi les ajoncs, il cria au ciel sa suppliante douleur :

« O Maître bon et tout-puissant ! regardez-nous en ces heures de té-

nèbres et d'angoisse ! Pitié pour notre peuple !... pour les chrétiens, mes frères ! gardez-les fidèles et courageux ! Pitié pour ma patrie... qui est grande et belle ! Seigneur !... ne livrez pas ses enfants à la tyrannie cruelle de leurs chefs égarés... »

D'un revers de main, Océan de Vertus essuya des larmes brûlantes.

Le martyr de la Chine était commencé...





Qu'est-ce qu'une

PONT-VIAU

C'est une jeune fille moderne ordinaire qui a quitté sa famille pour devenir une personne extraordinaire: une missionnaire. Dieu lui a dit: « Si tu veux, viens et suis-moi », et il a ajouté, persuasif: « jusqu'à l'autre bout du monde. » Et elle, avec cette soif de dépassement qui la caractérise, elle a répondu: « Oui, Seigneur. »

En femme d'affaires, Miss Vingtième Siècle a d'abord pensé aux papiers requis: certificats de son curé et de son médecin, puis elle a accompli l'ultime démarche. Ce jour-là, elle a éprouvé en son complexe moderne un sentiment mêlé, saugrenu, inconcevable: l'appréhension d'être admise et le désir d'être refusée! Comme si son mode d'agir n'était plus du tout raisonné! Comme si elle ne savait pas ce qu'elle voulait! Ce nonsens l'humilie — et est-ce pour le dissimuler? — elle s'est maquillée avec plus de soin que de coutume. De sorte que son joli masque n'a guère laissé transparaître son bouleversement intérieur lorsqu'on l'a invitée à franchir le seuil du cloître. Une dernière fois ses talons hauts ont joué de la castagnette, et dans les vastes corridors, cela a résonné comme une marche militaire: la marche du troupier qui monte à l'assaut.

En moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour choisir son chapeau de Pâques, l'arrivante est mise à la



postulante de l'Immaculée ?

page du postulat: robe et collerette noires, ceinture bleue — merci pour ce brin de gaité! — petit voile noir qui ne recouvre qu'à demi son toupet frisé — merci pour cette échappée de



MARTHE!



Marie . . .

mais en tablier !



GARDEN-PARTY ?

fantaisie! — Décidément, la vie religieuse ne vous prend pas aux cheveux... Finis toutefois les problèmes relatifs à la toilette du matin, de déjeuner, de l'après-midi, du five o'clock, de dîner, du soir... Elle qui connaît le vieux proverbe usé « l'habit ne fait pas le moine » constate qu'il rajeunit singulièrement en vertu de certaine actualité, et elle comprend très bien que s'ouvre maintenant une période d'entraînement.

Au couvent il faut acquérir une foule de bonnes habitudes: le lever matinal, la prière collective, la conversation fréquente avec Dieu. L'intelligence se discipline par l'étude des sciences religieuses et aussi des sciences profanes fort utiles sous toutes les latitudes, telles que l'anglais, le solfège, le chant. Pie XII, dans sa lettre-encyclique de décembre 1955 sur la *Musique sacrée*, n'a-t-il pas attribué d'importants paragraphes à la *Musique moyen d'apostolat* et à la *Musique sacrée en missions*?

Mais l'aspirante missionnaire de l'Immaculée est une personne qui sait refermer le piano et les livres pour se mettre les mains à la pâte, à la vraie pâte qui se roule à la cuisine. Elle apprend aussi à balayer... jusque dans les coins! Il paraît que les jeunes filles modernes n'ont plus la notion des coins... Cela s'explique: depuis vingt ans, voyez-vous, la vie tourne si vite qu'elles ont une tendance innée au mouvement en rond... La postulante apprend encore à faire des reprises à petits points qu'elle comparerait volontiers, avec beaucoup de modestie, au travail des Gobelins! Comme fin bouquet de toutes ces activités prosaïques, elle les exerce avec le sourire par-dessus le marché, et par-dessus le rouleau à

pâte, et par-dessus le baai, et par-dessus l'aiguille!

Son existence nouvelle laisse place au sport: volley-ball l'été, patinage l'hiver, et cela dans un paysage d'eaux tranquilles et de bosquets animés d'écureuils équilibristes.

Enfin, la postulante apprend à se connaître, à rire de ses bévues et à s'acclimater à la vie commune. A cet égard il lui faut développer son sens de l'humour, sinon elle risque de faire une missionnaire triste et une triste missionnaire.

Le postulat étant une période d'adaptation et d'apprentissage, il serait inexact de dire qu'une postulante voit toujours la vie en rose! Le seul mot adaptation indique plus ou moins de coins à arrondir, de bosses à aplanir, d'ajustements à opérer, de *métanoia* à poursuivre, toutes transformations qui ne s'accomplissent que par étapes, avec la grâce de Dieu, le secours de la prière, l'exemple des aînées et l'entraide des compagnes engagées dans la même voie.

La postulante étudie sa Communauté et sa Communauté l'étudie. L'une et l'autre doivent s'assurer qu'elles se conviennent mutuellement et véritablement: c'est en quelque sorte la période des *fréquentations*! Au bout de six mois il se noue entre les deux un lien de parenté: la postulante reçoit l'habit blanc et son nom de religion. Et voilà; la grande famille de l'Immaculée compte une novice de plus.

Mais que vaut une novice de plus? La même chose que vaut un cierge de plus devant le Saint Sacrement! Si elle remplit bien son office, elle rend plus de gloire à son Créateur.

Sœur ALINE, novice

An illustration at the top of the page shows a tropical village scene. On the left, there are trees and a path leading to several huts with thatched roofs. In the background, a body of water is visible. On the right, a man stands bare-chested, wearing a patterned sarong around his waist. He is holding a large, circular gong or similar instrument, with his hands positioned to play it. The sky is a solid orange color, suggesting a sunset or sunrise. The overall style is that of a woodcut or linocut print.

On danse à la montagne

ILES PHILIPPINES

par Sœur SAINT-MARCEL ¹, M.I.C.

Sous l'éclatant soleil dont respalendit la nature tropicale, deux Sœurs missionnaires s'engagent allégrement sur le chemin qui va de Baguio à Beckel, village indigène de la tribu des Igorots.

Pendant près d'une heure, Sœur Marie-Albert ² et moi suivons la route poussiéreuse et embrasée qui tantôt contourne les monts, tantôt escalade les rochers ou côtoie les précipices. Enfin, les huttes au toit

de chaume nous apparaissent, quelques-unes blotties au fond du ravin, les autres perchées là-haut près de la chapelle. Une petite halte nous permet d'éponger nos visages ruisse-lants et surtout d'admirer cette campagne farouche et belle avec ses rocs redoutables et ses jardins en terrasses, vrais chefs-d'œuvre d'ingéniosité et de persévérance.

Un mouvement inaccoutumé anime

¹ Antoinette Castonguay, de Montréal.

² Madeleine Alarie, de Trécesson, Abitibi.

aujourd'hui le village. D'ordinaire il y règne toute la journée un silence désertique, car la population entière vit aux champs. Les bébés eux-mêmes, bien attachés au dos de la maman, y vont apprendre de bonne heure à planter le riz et à cultiver les *camotes* (patates sucrées).

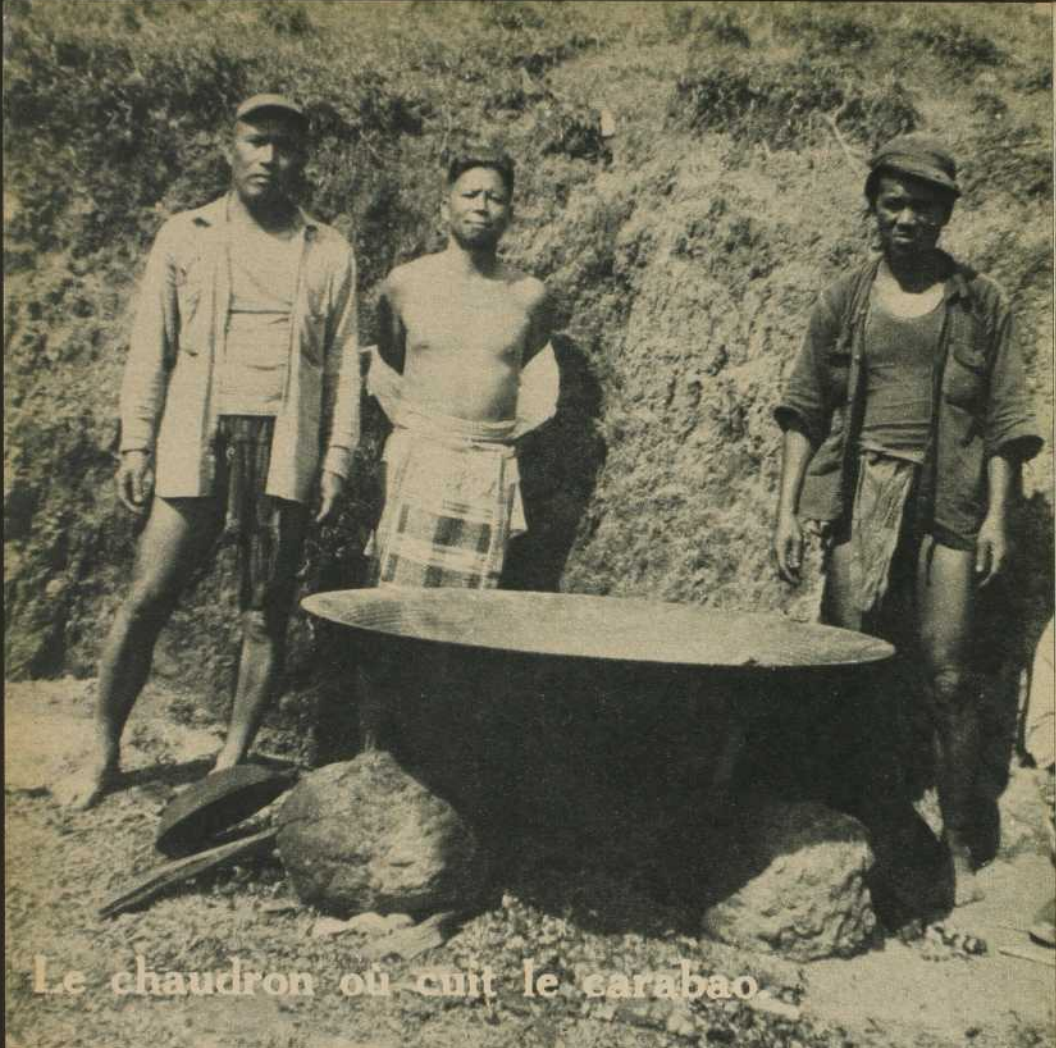
De loin, les indigènes nous aperçoivent et un jeune homme gravit le sentier à notre rencontre: « Nous célébrons un *canao* (fête religieuse) chez Dampilog, annonce-t-il. Déjà les invités sont là... *Madre*, venez vous joindre à nous. » Nous remarquons, en effet, des groupes d'hommes en tenue igorot: torse nu, reins ceints d'une *G-string* à laquelle pend, du côté droit, un *bolo* (grand coutelas). Pareille proposition nous surprend: nous souhaitions avoir un contact avec ces montagnards païens, mais nous n'avions pas songé le moins du monde à le situer dans le décor d'une de leurs fêtes! Refuser pourrait blesser à tout jamais... Nous acceptons simplement « pour la plus grande gloire de Dieu »!

Chez les Igorots, le *canao* est une sorte de sacrifice impétratoire destiné à honorer les dieux de la tribu; il s'accompagne, comme toute fête païenne, de festins et de danses. Ces aborigènes possèdent un sens religieux profond. D'après la légende, Kabunian, leur dieu suprême, envoya un jour son fils Lumawig sur la terre pour enseigner aux hommes les règles de la morale ainsi que la culture des rizières et des jardins. Sa mission terminée, le fils remonta au ciel. Comme on le voit, ces croyances s'apparentent bizarrement à la foi catholique. Outre Kabunian et Lumawig, les Igorots honorent des *anitos* (esprits) particuliers à chaque

clan, et le *canao* constitue l'offrande par excellence qui satisfait à la fois toutes leurs divinités. Rien de précis quant à son obligation ou à sa fréquence. Il prend d'ailleurs, selon son objet, des noms différents: *cafey* pour implorer une guérison, *savang* pour obtenir richesses ou prestige, *pechit* pour rendre grâces. Ce dernier comporte l'immolation d'au moins cinq porcs. Les naissances, les mariages et même les récoltes deviennent prétextes au *canao*. Une bru rêve-t-elle à son défunt beau-père, on organisera également un *canao* pour apaiser l'esprit du mort.

Le chef Dampilog, ordonnateur de la fête, nous accueille avec plaisir et nous présente à l'assemblée « *Naimbag nga bigat yo!* » (Bonjour à tous!). Les femmes, accroupies d'un côté de la cour, nous regardent en fumant la pipe; du côté opposé, les hommes, couronnés de jolies guirlandes, se disposent à la danse.

Quand tout est prêt, le *mambunung* (ministre) se lève majestueusement et boit le *tapey* (vin de riz rouge), après quoi il se rassied sur le sol et récite la prière préparatoire: « O vous, esprits des montagnes, venez boire et manger avec nous, et permettez que les animaux immolés nous soient profitables... » Les vieillards, assis en cercle, font chorus d'un ton fort monotone, au son du tambour sacré. Alors les danseurs se lèvent à leur tour et, poussant des hurlements sauvages, se mettent à tourner avec rapidité autour d'une lance fichée en terre et surmontée d'une racine de bananier. La sarabande se répète trois fois. Destinée à effrayer les mauvais esprits, elle n'a rien de rassurant et ma compagne ne se sent pas trop à l'aise... Justement, le chef



Le chaudron où cuit le carabao.

nous explique que cette racine échelonnée symbolise une tête humaine! Nous savons, du reste, que, de nos jours encore, les coupeurs de têtes sont fort ovationnés chez ces peuplades. Cependant, grâce à une très étroite surveillance de la police, les assassinats se raréfient de

plus en plus et ne surviennent que dans les cas de vengeance. Alors, le meurtrier attend trois ou quatre mois avant d'exhiber son trophée, c'est-à-dire de se signaler à l'admiration de la tribu. Pareille monstruosité est aujourd'hui disparue de Beckel dont les habitants comptent parmi les

plus civilisés des Igorots.

Une fois les mauvais génies écartés, on procède à l'offrande, partie essentielle du sacrifice et dont les chrétiens doivent s'abstenir puisqu'elle implique un acte de foi aux idoles. La cérémonie se déroule à l'intérieur de la hutte. Sur le plancher recouvert d'une natte, on dépose un panier contenant des vêtements, du vin, du tabac et un sac d'argent sonnante,

environ dix pesos (cinq dollars). L'officiant, assis par terre, les jambes repliées sous lui, marmotte une oraison connue de lui seul. La victime du sacrifice, en l'occurrence un carabao (buffle du pays), est ensuite amenée et attachée au panier des dons. Le ministre poursuit quelques instants encore sa prière mystérieuse et... les rites sont accomplis, les dieux satisfaits! On peut à loisir manger, boire et danser. Des jeunes gens étendent un tapis de feuillage sur le sol, et la jarre de *lapay* circule une première fois de main en main; puis on conduit le doux carabao au lieu de l'immolation. Plusieurs hommes immobilisent l'animal pendant qu'un bras vigoureux, armé d'une hache, lui fend la tête. Tout aussitôt la bande s'accroupit autour de la bête palpitante et s'affaire au dépeçage.

D'autres indigènes écartent les broussailles, aplanissent le terrain et dressent la marmite. Bientôt un feu ardent pétille sous l'énorme *calisi* (chaudron de fer) suspendu à quatre poteaux, et des morceaux de chair plongent pêle-mêle dans l'eau bouillante. Une part de la viande est réservée aux dieux ainsi qu'un plat de riz. Avant le festin l'officiant répète l'offrande: « Kabunian! Lumawig!



Kabigat! Uwigan! Bojan Gatan! etc., recevez ces aliments pour que nous vivions longtemps... pour que le propriétaire de cette case vive longtemps... pour qu'il soit riche et organise d'autres *canao* où nous pourrions manger encore et vous offrir des présents... » Le maître et la maîtresse de céans dégustent alors les mets présentés aux dieux et le festin s'ouvre!

Les femmes, jusque-là restées à l'écart, s'approchent du chaudron et s'occupent du partage. Chacun en reçoit autant qu'il en désire. Plusieurs convives se taillent des éclisses pour y enfiler leur butin, une dizaine de morceaux parfois, et parquent ensuite avec leur *popisicle!* La flamme du feu de bois monte vive et claire; on l'attise continuellement, car elle ne doit s'éteindre qu'avec la fête qui dure aussi longtemps que les victuailles. Chez les propriétaires fortunés, on festoie pendant trois jours, abattant tour à tour carabaos, chevaux, porcs, volailles...

Nous causons avec les invités, glissant par-ci par-là quelques mots du vrai Dieu, offrant à chacun une médaille miraculeuse — même au *prêtre!* Ce dernier regarde le pieux talisman et s'informe: « *Madre*, est-ce votre portrait? » Cette question amène des explications sur la Vierge Marie, mère de notre Sauveur qui s'appelle non pas Lumawig mais Jésus. Sur ce, l'Igorot de répondre: « Nous ne savons rien de tout cela, nous les anciens, et nous aimons à garder les vieilles traditions; mais il est bon que nos enfants s'instruisent de la nouvelle religion... » Paroles qui allument nos espérances missionnaires!

La fête bat son plein. Ayant parlé

un peu avec tout le monde, nous songeons à nous retirer, ce que Dampilog n'entend pas de cette oreille. Carmencita, sa femme, a préparé à la hutte un goûter pour les *Américaines* (c'est ainsi que, depuis la guerre, ces aborigènes désignent tous les blancs). Pour ne pas déplaire à nos hôtes en paraissant dédaigner leur invitation, nous les suivons à la cabane. Des pyramides de riz blanc se dressent dans les assiettes disposées sur une table basse; à côté, d'autres assiettes remplies de *camotes*, menu invariable de ces pauvres gens. Aujourd'hui, on y a ajouté du foie de carabao: « Comme les Américaines ne mangent pas de viande crue, explique Carmencita, nous l'avons fait rôtir ».

Après un grand signe de croix et la récitation du *Benedicite*, nous nous attaquons au monticule de riz... avec nos dix doigts! La légère difficulté de n'avoir pas d'ustensiles ne doit pas nous embarrasser, pensons-nous. Pourtant, les rires fusent bientôt parmi les curieux qui, naturellement, se pressent aux portes et aux fenêtres, Il y a de quoi! Le riz demi-gluant nous colle non seulement aux mains, mais au nez et aux joues!... Apitoyé, Maître Dampilog y va d'une petite démonstration: « Voyez comme c'est facile: prendre une poignée de riz, la bien rouler dans le creux de la main, puis... avaler la boule! » Malgré notre bonne volonté nos gestes manquent d'habileté ou de grâce, car l'homme, toujours sympathique et compatissant, accourt avec deux cuillers dénichées je ne sais où. Nous remercions, mais n'avons garde d'y toucher: il ne faut pas laisser à nos amis igorots l'impression désagréable que nos coutumes sont préférables aux leurs.



LE FESTIN

Un peu rouges de l'effort, nous nous levons de table, heureuses d'avoir fait plaisir. La glace est rompue. Dampilog, Carmencita et la compagnie se montrent contents et flattés au superlatif. Des semaines plus tard, ils parleront encore des *Madres* qui avaient bien voulu assister à leur *canao* et manger avec eux.

En prenant congé des natifs de Beckel, nous les invitons à notre tour au *canao* qui a lieu, le dimanche, à la chapelle catholique. Tous nous promettent leur visite. Daigne l'Esprit

Saint éclairer ces cœurs dociles et leur ouvrir les portes de la vraie foi!

Aux amis des missions nouvelles, nous nous permettons d'adresser une suggestion. Tout don en nature pour Beckel sera reçu avec vive gratitude: lingerie d'autel, objets de piété, livres anglais, vêtements, etc. Et toute offrande de prières et de sacrifices contribuera puissamment à l'évangélisation des Igorots en ce coin sauvage de montagnes où surgira, nous l'espérons, une jeune et fervente chrétienté.



LES CAYES, HAITI

Fanny

par Sœur JOSEPH-DE-L'ENFANT-JÉSUS¹, M.I.C.

FANNY travaillait chez nous depuis quelque temps quand elle m'apprit incidemment qu'elle n'avait pas fait sa première communion. J'en restai stupéfaite:

cette pauvre femme qui passe la soixantaine est mère de huit enfants! Je lui proposai de l'instruire un peu tous les jours, ce qu'elle accepta avec empresse-

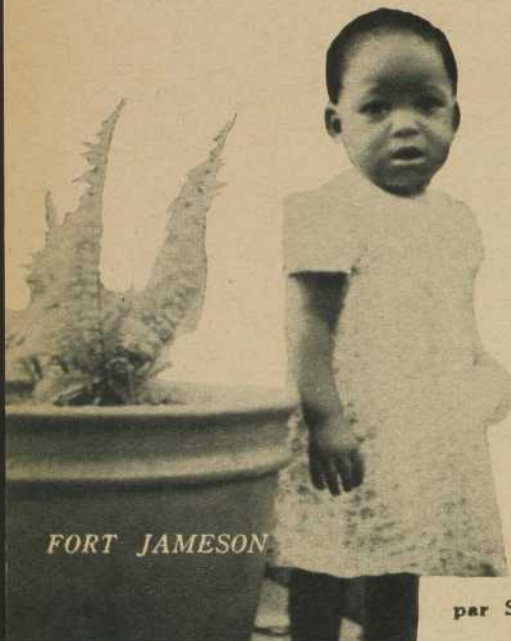
ment. Sa persévérance n'eut d'é-gale que ma joie d'avoir une *enfant* à catéchiser. Enfant, cette sexagénaire l'était très réellement dans la vie surnaturelle, car elle ignorait tout de la religion catho-lique. Mais quel cœur affamé de l'Hostie sans en trop savoir la substance et la provenance! Le catéchisme n'entra pas vite dans ses facultés de connaissance ankylosées. Que de fois, malgré des explications sur-répétées, FANNY voulut faire incarner le Saint-Esprit ou prêter l'humanité du Fils au Père! Au temps de la Pentecôte, je lui racontai les événements du Cénacle et ter-minai en disant que les apôtres, lorsqu'ils reçurent le Saint-Esprit furent tous remplis d'intelligence, de courage, de science, etc.; ce qu'entendant, ma vieille élève se prit la tête entre les mains pour s'écrier: « *Oh! s'il l'a pîto descende nan tête moïn!* »

Sa bonne volonté et sa ténacité lui méritèrent les bonnes grâces du Paraclet ainsi que les lumières suffisantes. Après deux mois de catéchuménat, en la fête de la Visitation, Fanny était ad-mise au banquet eucharistique. Ses compagnes de travail s'asso-cièrent à sa joie et l'escortèrent, vêtues de blanc, à la Sainte Table. Il y eut cantiques et allocution, et au cours de l'après-midi, le

groupe entier se consacra à la Sainte Vierge. Objet d'une si au-guste *visitation* de la part de Jésus et de Marie, Fanny ne sa-vait comment traduire sa recon-nnaissance. Dans son savoureux créole elle ne cessait de répéter à tout venant: « Si Mère Joseph ne s'en était occupée, je n'aurais jamais connu l'heure de commu-nier! »

Le samedi, jour octave de sa première communion, cette âme simple eut une idée merveilleuse de foi et d'amour: se rendant au lavoir, Fanny croisa une des Sœurs et lui dit au passage: « Aujourd'hui, je donne toute ma journée au bon Dieu seul qui a fait, samedi dernier, un petit *qui choye* pour moi. C'est pour lui seul que je veux repasser les vête-ments de la sacristie. »

Si quantité d'églises et de cha-pelles en bois et en pierre ont été renversées par le cyclone *Hazel*, infiniment plus nombreux se trou-vent ces temples vivants dont le Pain du ciel n'a pas achevé l'édification. C'est pourquoi, de ceux qui se réjouissent de la transformation de Fanny j'implore l'aumône spirituelle et matérielle qui soutient le zèle des mission-naires, bâtisseurs de la maison de Dieu et sur le plan temporel et sur le plan éternel!



FORT JAMESON

Calici

Cabwino

par Sœur SAINTE-ALEXANDRINE¹, M.I.C.

L'École Domestique de la Mission allait bientôt reprendre ses cours pour une nouvelle année. Agnès, jeune femme indigène très gentille et mère d'une jolie pouponne noire, s'y inscrivit comme élève. Son mari, Alexander, employé de magasin, fut enchanté de la voir étudier l'art culinaire, la couture, les soins du ménage, bref tout ce qui a trait à la bonne ordonnance d'un foyer.

Agnès montra de remarquables aptitudes pour ces travaux d'intérieur et surtout d'heureuses qualités de cœur qui lui gagnèrent l'estime de tous. Comme elle semblait désirer la foi catholique, nous pouvions espérer

que ses relations avec les missionnaires l'influenceraient.

Un matin pourtant, la jeune femme nous annonça qu'elle devait suspendre son temps de scolarité pour assister aux instructions religieuses qui se donnaient à l'église hollandaise réformée; cela, en vue de sa prochaine entrée dans cette secte à laquelle appartenait déjà son mari. Pareille décision nous attrista beaucoup, mais impossible d'intervenir même par un simple conseil: les règlements de l'École neutre interdisent toute discussion ou propagande religieuse à l'occasion des cours.

Agnès partit donc. Mais comment

nous résigner à la laisser s'engager dans le chemin de l'erreur? L'humble communauté de Fort Jameson recourut à sa Reine Immaculée, la suppliant d'éclairer cette âme droite et sincère et de la ramener à la Mission.

La réponse arriva, prompte, riche d'espoir. Quelques jours seulement avant la réception des nouveaux adeptes, le jeune ménage nous visitait sous prétexte de nous montrer une robe confectionnée des mains d'Agnès pour la petite Dofi. Quand nous abordâmes la brûlante question du baptême de la mère dans la Dutch Reformed Church, nos visiteurs nous répondirent que la cérémonie était remise à plus tard.

« Alexander, dis-je alors à brûle-pourpoint, es-tu bien sûr de trouver là la vraie religion? n'as-tu jamais

songé à examiner un peu celle des *Bambo* et des *Amayi*? »

Cette réflexion parut le tirer d'embarras: « Oui, répliqua-t-il vivement. Depuis un certain temps nous y pensons tous les deux. L'Église romaine m'intéresse beaucoup et... je l'aime. Ma femme et moi serions vraiment heureux d'avoir des livres pour l'étudier. »

Reconnaissantes envers la Reine des Missions, nous leur passons donc des livres de doctrine. Et depuis, les jeunes époux, empressés à l'étude et avides de vérité, reviennent souvent solliciter explications et directives. En bons catéchumènes, ils assistent maintenant à la messe du dimanche et ne vivent plus que de la joie émerveillée d'avoir découvert ce qu'Alexander appelle *Calici cabwino*, la « bonne Église ».

Noirs et blancs, tous enfants de Dieu !

ce que Sœur Sainte-Alexandrine enseigne au trio Alexander, Agnès et Dofi.



Un communiste découvre Dieu

par Sœur SAINT-EUSTACHE¹, M.I.C.

Nous avons rencontré pour la première fois M. Fujita à l'occasion de notre visite hebdomadaire au sana de Sukagawa. Bien que miné par le B. K. et tout étendu qu'il était sur son *futon* (matelas japonais), il n'en demeurait pas moins un communiste militant et acharné.

Jusqu'à ces derniers temps, une coutume établie dans les hôpitaux japonais autorisait les familles à engager quelqu'un pour servir leurs patients. Pendant cinq ans, Mme Fujita remplit elle-même cet office auprès de son mari qui n'avait pas précisément la gentillesse d'un agneau... Lorsqu'au passage nous prenions des nouvelles, l'épouse saluait, très aimable; d'un sourire timide et reconnaissant elle acceptait les fleurs ou les menues friandises que nous apportions parfois. Mais son communiste d'époux, lui, se faisait alors plus revêché qu'à l'ordinaire, se tournait sans façon le nez au mur et feignait le sommeil. Pourtant — nous l'avons appris plus tard — il ne perdait aucune de nos paroles et gardait en mémoire toutes celles qui avaient trait à la religion.

Un jour, la grand-mère Fujita qui

élevait les trois enfants du jeune couple tomba dangereusement malade et appela sa belle-fille à son chevet. Elle mourut peu après. Obligée de gagner le riz des petits, la jeune femme dut laisser son époux à lui-même, ce qui ne contribua pas à lui adoucir le caractère. En militant de l'athéisme, il attaqua davantage ses compagnons qui professaient leur foi en un Dieu bon et miséricordieux; et quand il n'eut plus la force de décocher ses flèches acerbes et impies, il déversa sa haine en roulant des yeux furibonds sur ses amis bouddhistes qui osaient encore mentionner en sa présence les valeurs spirituelles.

La conversion survint au moment où tout espoir en ce sens semblait chimère. Par suite d'une aggravation soudaine de son mal, M. Fujita fut plongé dans un état comateux qui dura trois jours entiers et que les médecins jugèrent fatal. Pendant qu'il errait ainsi aux frontières nébuleuses de la vie et de la mort, le disciple de Marx *rencontra Dieu*, comme il devait ensuite expliquer son changement de position. Pour la première fois il pria, suppliant le Seigneur de l'épargner, de lui donner le temps

de se repentir. « J'ai réellement vu le Maître du ciel, dit-il. Quelle bonté! quelle majesté!... Il m'assura que ma prière était exaucée et que je devais demander immédiatement le baptême. »

Le communiste avait été si attentif à nos entretiens catéchistiques avec sa femme ou avec les autres malades qu'il se trouvait déjà suffisamment instruit de la religion. Son baptême fut un événement dans tout le sana où il était reconnu pour son athéisme farouche et violent. Certains ne lui ménagèrent pas les sarcasmes et les moqueries; mais la plupart furent

profondément touchés de sa sincérité.

Une fois régénéré, l'ex-apôtre du *credo* rouge devint tout aussi zélé pour le *Credo* de l'Église vraie. Non content de posséder la perle de grand prix, il voulut la découvrir aux autres. Par-dessus tout, il souhaita convertir sa femme. Malheureusement, réduite à travailler comme serveuse dans un restaurant de Nagoya, Fujita San n'avait plus le temps ni les moyens de visiter son mari au sana. Il lui écrivit donc lettres sur lettres, lui parlant de son titre d'enfant de Dieu, de son désir de la voir chrétienne... Il lui fit promettre de s'occuper du

**Sœur Saint-Eustache, qui pêche de « gros poissons » à Sukagawa,
en fait frire de petits à la japonaise !**



baptême des enfants dès qu'elle pourrait en conférer avec un prêtre.

A chacune de nos visites, nous surprenions l'ancien communiste égrenant son chapelet ou étudiant le catéchisme. Toujours il avait quelque nouveau plan d'apostolat à soumettre; et comme le ciel le favorisait d'un regain de vie et d'énergie, il en profita pour demander des instructions préparatoires à la première communion. Un mois plus tard Jésus-Eucharistie était son hôte. Nous l'aidâmes à faire son action de grâces après quoi il nous dit: « *Arigato! Arigato!* (honorables remerciements!) je n'ai jamais goûté un tel bonheur! Maintenant je sais que je ne serai plus seul... Quelqu'un vit en moi! quelqu'un avec qui je puis converser, de qui je puis attendre force et consolation! » L'immense joie irradiant son visage émacié ressemblait au soleil d'avril sur un paysage dénudé.

« Voilà bien la plus merveilleuse conversion dont je n'ai jamais été témoin », déclara le catéchiste de Sukagawa. Sûrement, *Seibo Maria Sama* (l'honorable Mère Marie) y aura mis la main! » ce à quoi nous avons souscrit pleinement. La semence d'innombrables *Ave* jetée si souvent le long des interminables corridors du sana avait germé et fructifié en une retentissante conversion. *Laudate Mariam!*

Au cours de sa mystérieuse rencontre avec le Maître du ciel, M.

Fujita avait imploré une autre grâce: celle de vivre assez longtemps pour réparer de son mieux le mal qu'il avait fait à ses compatriotes. Cette seconde supplique fut aussi agréée. Le converti survécut trois mois qu'il consacra à la prière, à l'édification de son entourage. Il entreprit de conduire au Christ son meilleur ami gagné naguère à l'idéologie communiste. L'autre, on le conçoit, résista de toutes ses forces. Le pauvre malade pria davantage, offrit l'holocauste de ses souffrances, espéra contre toute espérance. Lorsqu'il devint incapable d'aller jusqu'à ce camarade, il continua son apostolat par correspondance. A la fin, le militant du Christ eut la joie d'apprendre que le militant rouge, touché par la grâce, demandait à étudier la doctrine catholique!

Au soir du 11 février, fête de Notre-Dame de Lourdes, M. Fujita allait rencontrer Dieu. Nous l'avions visité le jour précédent et trouvé parfaitement heureux à la perspective de partir pour le ciel où il se proposait de s'employer au salut de ses frères.

Témoins de conversions aussi radicales, nous en attribuons le mérite aux sacrifices et aux prières de nos parents et amis du Canada. Ce qu'ils sèment là-bas dans l'ombre, nous le moissonnons ici au Soleil Levant. Puisse ce récit leur dévoiler les effets bénis de leur coopération missionnaire!

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

NOVEMBRE : Que l'ordre social en Indonésie repose sur des principes chrétiens.

DÉCEMBRE : Les écoles catholiques en Afrique.

Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, chemin Sainte-Catherine,
Côte-des-Neiges, Montréal (26).
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine,
Montréal (8).
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue LaGauchetière,
Montréal (1).
NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.
RIMOUSKI, P. Q.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception,
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph,
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.
PERTH, N. B.
OTTAWA, Ont., 211 Bronson.

AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 187 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong.

À FORMOSE

- KUANHSI, Catholic Church, Hsinchu Hsien,
Taiwan, FORMOSA.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church,
Hsinchu Hsien, Taiwan, FORMOSA.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, II, Pacdal, Mountain Province

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBE, Haïti.
CAP-HAÏTIEN, Haïti.
CHANTAL, Haïti.
TROU-DU-NORD, Haïti.
PORT-AUX-PRINCE, cité Magloire, No 2.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O.
Nyasaland, B. C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumph P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
VUA MISSION, Nyungwe P. O., Nyasaland,
B. C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 106,
Northern Rhodesia, B. C. Africa.

A MADAGASCAR

- MORONDAYA, Madagascar.



Mieux

qu'en

Cadillac !